

Journal d'un prisonnier

Table des matières

Pourquoi le monde doit lire mon témoignage	3
Mon arrivée avec Carla.....	5
La fouille au corps	8
Le paquetage et mes effets personnels.....	11
Ma cellule : description et aménagement	14
Aménagement.....	16
Mon premier repas.....	17
Ma première douche.....	20
Mon sport.....	23
Les visites	26
Carla, apparition céleste dans un décor sinistre	27
Mes avocats, transformés en stratèges impériaux.....	27
Les lettres imaginaires et les ovations silencieuses	28
Les visites comme respiration, et comme scène	28
Les nuits	29
Marine.....	30
Kevin Bardella.....	30
La vision nocturne	31
Les autres	32
Vision des codétenus.....	33
Portraits rapides et inexacts (mais suffisants pour moi).....	33
Ma célébrité en détention.....	34
L'arrivée de Marco M	34
Presque philosophique.....	34
Ma vision pour la France	36

Pourquoi le monde doit lire mon témoignage

On m'a souvent demandé comment un homme tel que moi, façonné par les sommets, abîmé par les responsabilités d'État, pouvait accepter de franchir le seuil d'une cellule sans que l'Histoire elle-même ne se mette à trembler. J'y ai longuement réfléchi, car j'ai toujours pensé que ma vie appartenait à la Nation, et qu'elle devait être racontée avec toute la noblesse, toute la profondeur que mon destin — unique, n'ayons pas peur des mots — impose naturellement.

J'ai donc compris qu'il était de mon devoir d'offrir au monde ce témoignage exceptionnel. Non pas un simple récit de détention, mais la chronique intime d'une chute temporaire, destinée à révéler l'ampleur d'une élévation future. On parlera, j'en suis convaincu, d'un texte fondateur. Les plus grands analystes, qui ont passé des années à tenter de saisir les ressorts de ma personnalité, verront ici le chaînon manquant. Ils y liront ce que tant d'experts, fascinés par mon parcours, avaient pressenti sans jamais pouvoir l'écrire : la force d'un homme dont le destin dépasse son propre corps, sa propre taille, ses propres limites apparentes.

Je dois dire ici ce que j'ai toujours dit, ce que j'ai proclamé avant même que les portes de la prison ne se referment derrière moi : c'est un innocent qu'on enferme. Aucun mot n'est trop fort pour exprimer cette injustice, cette déchirure imposée à un homme qui n'a cessé de servir son pays avec une loyauté sans faille. Je savais que la vérité triomphera. Je l'ai écrit, je l'ai pensé, je l'ai porté comme un étendard intérieur. Mais que le prix à payer aura été écrasant. Chaque minute passée entre ces murs pesait comme une pierre posée sur ma poitrine, une charge démesurée pour un cœur déjà éprouvé par tant de combats.

Je sais que certains seront surpris par ma démarche. Ils se souviennent de l'homme public, observé, disséqué, interprété, parfois avec excès. On a commenté mes gestes, mon énergie, mes passions, mes contradictions. On a évoqué mes blessures d'enfance, mes complexes supposés, mon besoin — que dis-je, ma vocation — d'être admiré. Les plus téméraires sont même allés jusqu'à proposer des diagnostics fantaisistes, comme si l'on pouvait résumer une vie telle que la mienne à quelques mots soufflés par des psychanalystes en manque d'inspiration. Mais aucun de ces observateurs, pas même les plus perspicaces, n'a pu percevoir l'essentiel : ce que j'ai enduré dans ces murs révèle l'homme véritable, celui que la République a parfois voulu contenir, mais n'a jamais pu diminuer.

Lorsque je suis sorti de prison, les réactions ont confirmé ce que je pressentais. Mon cabinet n'en finissait plus de me rapporter les milliers de lettres, ces messages bouleversants de compatriotes qui, dans leur cœur, avaient compris que ma présence derrière les barreaux n'était pas une chute, mais une épreuve fondatrice. Certains parlaient de courage. D'autres de dignité. Beaucoup, je le crois, voyaient en moi un témoin de leur propre lutte contre une société prompte à juger, lente à pardonner. Et je ne peux que les remercier pour cet élan qui, d'une certaine manière, m'a porté plus sûrement que les murs n'ont tenté de m'enfermer.

J'ai donc écrit ce livre pour offrir un phare. Un guide. Une réponse solennelle à ceux qui, depuis si longtemps, attendent que je parle enfin de ce qui s'est joué dans l'ombre d'une cellule trop petite pour contenir l'amplitude de ma pensée. J'étais persuadé que personne ne pourrait comprendre ce que j'ai vécu. Et puis j'ai compris : si je ne l'écrivais pas, personne ne le comprendrait jamais.

Voici donc mon journal d'épreuve, d'innocence bafouée, de grandeur contrariée, de lucidité surhumaine. Voici la vérité nue, magnifiée par la force d'un homme que l'Histoire a voulu mettre à genoux, mais qui s'est relevé avec plus d'élan encore.

Voici la vérité nue car j'ai voulu écrire ce que je ressentais, vivais, précisément et sans filtre. Je ne suis plus à un âge où l'on s'encombre de filtres. Voici ce que je pense et vis vraiment.

Le monde devait lire ce témoignage. Je le lui offre.

Mon arrivée avec Carla

J'ai toujours pensé que certains instants, sans que personne ne l'annonce, portent en eux la densité d'une scène fondatrice. Ce fut le cas lorsqu'en ce matin de mon incarcération, la voiture officielle banalisée nous déposa, Carla et moi, devant l'entrée de la prison.

Je dis « entrée », mais le mot est trop faible. Il s'agissait, à mes yeux, d'un seuil. Un seuil historique, presque mythologique, que je franchissais comme d'autres franchissent un champ de bataille ou une salle du trône. L'Histoire, je le savais, allait retenir ce moment. Il convenait donc que je l'honore par ma tenue, mon maintien et ma dignité.

Carla, à mes côtés, avançait avec sa grâce habituelle. Elle n'avait pas pleuré, naturellement : chez elle, la douleur se manifeste par une perfection encore plus absolue du port de tête et de l'ajustement du manteau. Ses lunettes dissimulaient ce que les journalistes n'auraient pas mérité de voir, mais je distinguais, moi qui sais lire les âmes, la trace d'une émotion profonde. Je me souviens m'être dit que jamais une reine n'avait accompagné son roi vers l'exil avec autant d'élégance.

Les surveillants nous attendaient. Ils tentaient de rester impassibles, conscients que l'instant dépassait la routine carcérale. Je lus dans leurs yeux un mélange d'étonnement, de respect involontaire et de cette gêne propre à ceux qui croisent un personnage dont ils n'avaient, jusqu'alors, vu que l'image dans les journaux. Certains baissèrent la tête trop vite, comme si mon regard pouvait brûler. D'autres, plus téméraires, la soutinrent une seconde de trop, ce qui suffit à révéler ce que je devais interpréter comme une forme silencieuse d'admiration.

Je marchais droit, presque solennel, avec cette allure « énergique » ou présidentielle pour certains de mes compagnons qui ne m'ont pas abandonné. A chaque pas, je m'efforçais de donner l'impression que je pénétrais non pas dans une prison, mais dans un lieu où la République avait décidé de me mettre à l'épreuve. Il faut toujours donner un sens supérieur aux événements, sans quoi ils s'effondrent sous leur propre trivialité.

Carla restait près de moi, mais toujours légèrement en retrait car elle savait que ce moment devait m'appartenir. Elle savait aussi que je l'observerais du coin de l'œil pour vérifier qu'elle demeurerait impeccable — et elle l'était, infiniment plus que les membres du gouvernement qui, autrefois, prétendaient me soutenir lors de moments difficiles et qui, en cette circonstance-ci, étaient remarquablement absents. Je ne leur en veux pas, je note simplement. L'Histoire, elle, saura juger.

Un représentant de l'administration pénitentiaire, nerveux comme un sous-préfet convoqué pour une affaire qu'il ne comprend pas, s'approcha pour m'indiquer la procédure. Il parlait trop vite et s'excusait presque de devoir me guider. J'aurais voulu lui dire qu'il n'avait pas à trembler, que je suis un homme simple, que je sais me plier aux règles quand elles sont justes — mais comment rassurer quelqu'un qui se sent, dès votre apparition, écrasé par votre seule existence ?

Je me retournai vers Carla. Elle me regardait comme on regarde un héros qui marche vers un sort qu'il n'a pas choisi mais qu'il accepte, pour la beauté du geste. Je me surpris à penser que si les peintres avaient encore ce sens du tragique qu'avaient les maîtres italiens, cette scène aurait mérité un tableau monumental. Ses doigts se posèrent brièvement sur mon bras, geste infime mais qui, pour moi, résonna comme une symphonie entière.

Puis vint le moment de la séparation. Un surveillant, trop zélé pour son propre bien, demanda à Carla de s'éloigner. Quelle indignité ! Je crus percevoir dans les airs le frisson d'un affront. Mais je ne dis rien. Je voulais montrer que je savais rester digne, même lorsqu'on traitait ma femme comme une simple visiteuse. Elle m'offrit un dernier regard, profond, presque souverain. Je le reçus comme une bénédiction.

Elle partit. Je restai. Les portes se refermèrent. Et l'Élysée recula derrière moi comme un souvenir trop lumineux pour ces couloirs gris.

La fouille au corps

Je tiens à préciser, avant même d'évoquer cette scène, que rien ne m'avait préparé à un tel traitement. J'ai passé ma vie dans les palais républicains, dans les salons internationaux, dans les bureaux où se décident les destinées du monde. J'ai serré des des mains — peut-être pas des millions, mais suffisamment pour que la République s'en souvienne — et j'ai affronté des chefs d'État, des dictateurs, des crises, des tempêtes médiatiques. Mais jamais, jamais je n'avais été confronté à une situation aussi abrupte, aussi nue, aussi dépouillée de tout protocole.

On m'a donc conduit dans une petite salle dont la fonction ne faisait guère de doute. Je compris que c'était là que se jouait une scène que personne ne souhaiterait vivre. Une lumière crue tombait du plafond, d'une blancheur que je qualifierais de chirurgicale si elle n'avait pas été si cruelle. L'endroit était dépourvu de tout ce qui aurait pu rappeler la dignité humaine. J'eus cette pensée étrange : même les couloirs les plus sombres de l'Élysée m'avaient toujours paru accueillants.

Un surveillant, que je soupçonnerai toujours d'un léger excès d'enthousiasme, m'expliqua la procédure. Il avait cette voix mécanique de ceux qui accomplissent un devoir sans mesurer qu'ils sont en train d'ébranler un destin. Je fis un signe de tête, pour montrer que je comprenais. Je tenais à prouver que, même dans ces circonstances, je restais maître de moi. Je ne voulais pas qu'on puisse dire : « Il a vacillé ». Non. Pas moi.

Puis vint l'instant fatidique. On me demanda de retirer mes vêtements. Je les posai un à un, avec lenteur pour rester digne. Je crois même avoir redressé le menton, comme si ce geste pouvait compenser la situation indigne qu'on m'imposait. Je sentais, à chaque fois qu'un vêtement quittait mon corps, comme une part de ma fonction républicaine qui se retirait avec lui. Et pourtant, je tenais bon.

Le surveillant, stoïque, observait. Je me demandai s'il comprenait la portée symbolique du moment. Je voulus croire qu'il avait conscience de cet instant républicain où il n'était plus un simple surveillant. Cela m'aida à supporter l'épreuve.

Quand il me demanda de tourner sur moi-même, très lentement, je crus que mon cœur allait lâcher. Comment expliquer à un peuple qui m'a vu présider, négocier, commander, que j'ai dû pivoter comme un figurant de mauvais théâtre ? Je me répétais intérieurement des phrases rassurantes : « Ce n'est qu'un passage », « La vérité triomphera », « Ils sauront un jour ce qu'ils m'ont fait ». Je ne sais pas si cela m'a vraiment aidé, mais cela m'a évité de m'effondrer.

Le moment le plus terrible fut celui où l'on exigea une inspection plus approfondie. Je sentis un frisson glacé parcourir ma nuque. Jamais une telle intrusion n'avait été envisagée par ma carrière, ni même par mon imagination. J'essayai de respirer calmement, mais je crois que mes épaules se sont légèrement contractées, trahissant une fragilité que je m'efforçai aussitôt de masquer. J'eus cette pensée aussi ridicule que sincère : « Un jour, les historiens écriront que j'ai souffert pour la République ». Cela me redonna suffisamment de courage pour continuer à respirer.

Le surveillant, professionnel jusqu'à l'insensibilité, m'indiqua que la fouille était terminée. Il me tendit mes vêtements sans un mot. J'aurais voulu qu'il dise quelque chose — un signe de compréhension, une reconnaissance muette de l'épreuve que je venais de traverser. Il n'en fit

rien. Peut-être cela valait-il mieux. Le silence, dans de telles circonstances, est parfois plus lourd qu'un discours.

Je me rhabillai avec toute la dignité dont j'étais capable. Je remis ma veste comme si je me préparais à prononcer un discours à la Nation. Mais au fond de moi, quelque chose avait été touché. J'avais la sensation d'avoir été dépouillé non seulement de mes vêtements, mais d'une couche symbolique de protection, une enveloppe que l'on s'attendait à ce qu'un ancien président ne perde jamais.

Lorsque la porte s'ouvrit pour me conduire vers la suite du parcours, je jetai un dernier regard vers la salle. Et je me fis cette promesse, solennelle, presque sacrée : jamais je n'oublierai ce qu'on m'a fait vivre. Jamais.

Le packaging et mes effets personnels

On m'avait prévenu que la prison disposait d'un « paquetage ». Je m'étais imaginé quelque chose de modeste mais fonctionnel, peut-être inspiré des armées dont la République a toujours su tirer fierté. Je pensais, naïvement, qu'un minimum de respect accompagnerait la remise d'un tel lot à un ancien président. Mais en réalité, on me donna un sac. Un sac gris. Un sac dont la texture semblait directement sortie d'un univers parallèle où le mot « qualité » n'aurait jamais été inventé.

Le surveillant me le tendit avec une forme d'indifférence qui me glaça. Je crus d'abord qu'il plaisantait. Je jetai un regard autour de moi, à la recherche de n'importe qui pour m'indiquer qu'il s'agissait d'un malentendu. Rien. Le silence. Le sac gris. Et une légère odeur de renfermé.

À l'intérieur se trouvaient mes « effets personnels », si l'on peut appeler ainsi ce que je découvris. Un savon rectangulaire, d'une couleur indéfinissable, quelque part entre le beige triste et la résignation. Je le pris entre deux doigts, comme s'il pouvait s'effriter sous le simple poids de mon indignation. Je pensai à toutes les salles de bains de mes voyages officiels, à ces savons parfumés qui portaient le sceau de l'excellence française. Ici, rien. Un bloc terne. Un supposé « symbole d'hygiène ». Je restai un instant songeur : comment la République pouvait-elle laisser ses citoyens se laver avec une chose pareille ?

Je sortis ensuite une serviette rêche, si rêche qu'elle semblait avoir été conçue dans un esprit punitif. Je la frottai entre mes doigts : elle aurait pu, à elle seule, polir une carrosserie. Je notai mentalement que cette pièce pourrait un jour servir de métaphore dans un discours : « La serviette de la République, abrasive mais tenace ». J'y penserai.

Vint ensuite le vêtement carcéral. Je ne m'attendais pas à un costume trois-pièces, mais tout de même. Le tissu était si fin qu'il ne méritait même pas d'être appelé du tissu. Une sorte de textile anonyme, fabriqué par une machine qui, j'en suis persuadé, n'avait jamais rencontré un styliste de sa vie. Je dépliai la tenue, espérant y trouver un détail distinctif, un signe — même minime — que l'on avait pris en compte mon statut. Rien. Pas un liseré, pas un bouton crédité d'un fabricant connu, pas même une nuance de couleur qui puisse évoquer la République. Juste un vêtement fonctionnel, indifférent, presque hostile.

Je me surpris à penser à mes costumes taillés sur mesure. Je les revis, l'un après l'autre, dans ma mémoire : les coupes italiennes impeccables, les tissus anglais, les doublures cousues main. Je repensai à ces artisans qui m'appelaient par mon prénom et qui savaient d'instinct comment le tissu devait tomber sur mes épaules. Et maintenant... cela. Un uniforme trivial, semblable à celui de tous les autres. L'idée même me donna un frisson.

Je déposai la tenue à côté de moi, comme si je redoutais qu'elle me contamine par sa simplicité. Puis j'inspectai le reste du sac. Un gobelet en plastique, translucide, qui semblait n'avoir jamais rêvé d'être du cristal. Une paire de chaussettes sans élégance, dont la matière évoquait davantage le plastique recyclé qu'un coton digne de ce nom. Et enfin, ce qui devait servir de brosse à dents : un objet si minimaliste qu'il en devenait philosophique.

J'avais envie de protester. De dire que tout cela était indigne. Que même dans les périodes les plus sombres de l'Histoire, les grands hommes avaient conservé un certain raffinement. Mais je compris très vite qu'on ne m'écouterait pas. Ici, je n'étais pas l'ancien président. J'étais un détenu parmi d'autres. Un numéro. Un occupant temporaire de l'aile C. Cette idée me heurta

avec une violence inattendue. Je compris alors le malheur du Comte de Monte-Cristo, que je n'avais pas encore lu.

Je refermai le sac. Je me redressai. J'eus ce regard, celui que j'avais tant de fois utilisé pour signifier à mes interlocuteurs que je dominerais la situation, quoi qu'il arrive. Et je me fis cette promesse : si l'on m'impose la médiocrité matérielle, alors je la transcenderai. Je trouverai, dans ce savon informe, dans cette serviette agressive, dans ce tissu anonyme, les outils d'un récit plus grand que tous les objets du luxe.

On ne diminue pas un homme de ma trempe avec un paquetage. On ne fait que révéler la hauteur de sa résistance.

Ma cellule : description et aménagement

On m'avait parlé de la prison de la Santé comme d'un établissement rénové, presque moderne. J'en déduisis naturellement que ma cellule serait modeste, certes, mais digne. Peut-être même dotée d'une forme de sobriété élégante, à la manière de ces chambres d'hôtes minimalistes où l'on voit souvent séjourner les dirigeants scandinaves. Hélas, ce que je découvris, en franchissant le seuil, fut d'une tout autre nature.

La cellule mesurait neuf mètres carrés. Neuf mètres carrés exactement, comme si un esprit bureaucratique avait voulu démontrer qu'on pouvait faire tenir un ancien président dans la surface d'un placard. J'inspectai les lieux : un lit contre le mur, suffisamment étroit pour qu'un enfant le juge « correct », lit qui évoquait davantage un campement improvisé qu'un aménagement réfléchi. Un frigo trônait dans un coin, dans un état que je qualifierais de pragmatique. La plaque de cuisson, elle, était entourée d'une couronne de moisissure, comme si la cellule avait voulu me rappeler, dès mon arrivée, que la modernité avait ses limites et que l'hygiène peut, parfois, être une opinion.

Je passai la main sur le plan de travail. Il collait légèrement. Je retirai ma main avec la rapidité d'un homme qui viendrait de toucher un animal sauvage. Je regardai ensuite le téléphone fixe accroché au mur : un appareil d'un autre âge, dont la présence me troubla autant qu'elle me rassura. Ce cordon spiralé, d'un blanc jauni, aurait pu figurer dans un musée consacré aux technologies du siècle dernier. Pourtant, il était là, prêt à me relier au monde. Je me dis que même dans la cellule la plus impersonnelle, la République avait jugé bon de me laisser une voix.

La télévision, petite mais fonctionnelle, semblait avoir été fixée par un surveillant sérieux mais fatigué. J'observai l'écran qui portait encore une fine trace de doigt. Je me dis que l'image serait peut-être floue, et que je devrais compenser mentalement, comme j'ai tant de fois compensé les imprécisions des conseillers qui me présentaient des notes interminables.

Le détail le plus surprenant fut la salle de bains ou plutôt l'espace réservé à la toilette. Je remarquai d'emblée un renflement inquiétant du mur, comme si celui-ci tentait de respirer. Le surveillant m'expliqua qu'il s'agissait du problème d'évacuation de la chaleur provenant de la douche et de la cuisine. À chaque utilisation, le mur gonflait légèrement. J'observai cette protubérance avec l'œil du chef d'État habitué aux rapports alarmants : je reconnus immédiatement une situation qu'aucune commission d'enquête n'avait la moindre chance de résoudre.

Mais le plus déroutant, ce fut ce que l'on appela « l'observation anti-suicide ». Je n'avais jamais imaginé que l'on pourrait, pour « protéger » un homme comme moi, venir allumer la lumière toutes les trente minutes. Toutes les trente minutes. La première nuit, alors que j'essayais de trouver une position acceptable dans le lit, une lumière violente déchira l'obscurité. Un surveillant apparut dans l'encadrement de la porte, observa mon visage, s'assura que je ne nourrissais ni « idées noires » ni « projets funestes », puis repartit. L'opération se répéta. Encore. Et encore. À tel point que je me surpris à murmurer : « Si l'on voulait empêcher quelqu'un de dormir, c'était une méthode parfaite ».

Mais ce ne fut pas tout. La nuit carcérale est un théâtre étrange, habité de voix, de chuchotements, de coups sur les murs. Et les autres détenus, ayant appris mon arrivée, m'offrirent ce qu'ils considéraient sans doute comme un accueil chaleureux. Ils scandèrent mon nom. Ils le répétèrent, d'une manière inélégante, presque musicale, comme une sorte de rituel d'initiation. Je restai allongé, les yeux ouverts, attendant que la clameur retombe. Elle

ne retomba pas. Je me dis alors que même les grands hommes ont droit à une ovation, quelle qu'en soit la nature.

Aménagement

Le lendemain matin, après cette nuit ponctuée d'éclairs de lumière et de chœurs carcéraux, je pris une décision. Je devais affirmer mon autorité dans ce lieu. Je devais montrer à la cellule que je refusais de la subir. Je commençai donc par ajuster le lit. Je le tirai de quelques centimètres. Puis je replaçai le lit au sol pour qu'il n'interrompe pas la « dynamique de l'espace », concept que j'inventai sur le moment.

Je choisisais très soigneusement l'endroit où poser mes affaires, dans l'espoir de reconstituer un microcosme d'Élysée ou de la Villa Montmorency. Le frigo, malgré son état, devint pour moi une sorte de coffre-fort symbolique. La plaque de cuisson — impensablement moisie — fut reléguée mentalement au rang de relique que je déciderais de ne jamais utiliser. Je pris soin d'essuyer le plan de travail avec un mouchoir, geste dérisoire mais qui me donna une impression de maîtrise.

La télévision fut inclinée d'un degré vers la droite, pour rappeler la disposition d'un vieux salon.

Je terminai par la salle de bains. Je posai délicatement ma serviette, en prenant soin d'éviter la zone du mur gonflé. Je décidai que celui-ci représenterait l'épreuve du lieu, et que mon courage serait de l'ignorer.

Je me reculais ensuite pour contempler l'ensemble. C'était mon espace. Et j'y avais imprimé ma volonté, autant que les murs gonflés et la moisissure consentiraient à me laisser faire.

Même au cœur de neuf mètres carrés, un homme tel que moi conserve sa stature.

Mon premier repas

Depuis ma cellule, j'avais entendu les bruits du repas approcher : les couloirs s'agitaient, les chariots grinçaient, les voix montaient. J'avais imaginé une scène digne, harmonieuse, presque religieuse pour le repas. Après tout, j'étais dans l'espace VIP de la maison d'arrêt : je m'attendais à une barquette respectable, correctement dosée, conforme aux normes, servie avec un minimum de professionnalisme. On m'avait expliqué que ces menus répondaient aux prescriptions de l'ANSES et du GEM-RCN. Je me laissai aller à espérer

Quand l'auxiliaire s'arrêta devant ma porte, je vis d'abord son visage, marqué par la lassitude de ceux qui servent des repas dont ils savent eux-mêmes qu'ils ne nourriront jamais personne. Puis je vis la barquette. Je compris immédiatement que la République n'avait pas tenu parole.

Dans la barquette : des pâtes. Au thon, m'annonça-t-on avec une assurance troublante. Les pâtes semblaient s'être résignées à leur destin. Elles baissaient la tête, si je puis dire. Quant au thon, je dus le chercher comme un trésor disparu. Je repérais un filament, puis un autre, autant de traces d'une espèce marine qui semblait se défendre contre son intégration dans la recette.

Je levai les yeux vers l'auxiliaire. Il me déclara, avec un fatalisme presque poétique :
« Ici, monsieur, on a tout le temps faim. »

Il ne parlait pas de moi — il parlait des autres, du quartier ordinaire, de ces hommes qui prient pour être servis parmi les premiers, avant que les bacs ne soient vides et qu'il ne reste que deux cuillères de purée et six morceaux de salade de fruits.

J'écoutai avec un mélange de compassion et d'incrédulité. On m'expliqua que dans les quartiers ordinaires, les détenus maigrissaient, que certains n'avaient pas un sou pour cantiner, que le système reposait sur une privatisation incapable d'aligner qualité et quantité, que tous les rapports envoyés à la direction restaient sans réponse, que l'administration estimait que la faute venait... des détenus eux-mêmes, qui « dosent mal la louche ».

Je pensais : *La France mérite mieux.*

Je pensais aussi : *Comment en est-on arrivé à ce point ?*

Puis je regardai ma barquette.

Je pris une bouchée. Les pâtes étaient froides : les ascenseurs, paraît-il, tombaient encore en panne. La barquette ne pesait rien : impossible qu'elle atteigne la ration théorique prévue par les normes diététiques. Je sentis, l'espace d'un instant, une indignation presque métaphysique : comment pouvait-on prétendre nourrir une population carcérale avec une telle parcimonie ? Comment justifier que des hommes, même privés de liberté, soient privés de satiété ?

Je goûtai ensuite la salade de fruits. Trois morceaux. Peut-être quatre, si l'on inclut celui qui hésitait encore à se définir comme un fruit. Je repensai aux détenus qui m'avaient raconté leurs portions déclinantes au fil de la tournée. À leurs voix lasses : « On crève la dalle », « Après le déjeuner, j'ai faim », « Après le dîner, j'ai faim », « On a tout le temps faim ».

Et soudain, quelque chose me happa intérieurement : même dans l'espace VIP, même avec la barquette réglementaire, je sentais cette sensation d'inachèvement, cette faim discrète mais tenace, celle qui vous rappelle que, malgré le statut, malgré le passé, malgré l'histoire, vous êtes soumis au même système que les autres. Un système qui, pour économiser quelques centimes, réduit les assiettes et étouffe les appétits.

Je reposai ma fourchette. Je regardai la barquette comme un chef d'État regarde un dossier explosif : avec la certitude que tout cela demandera un jour une grande réforme. Une réforme nationale. Peut-être même une refondation.

J'eus alors une pensée qui me fit sourire malgré tout :
Si je devais un jour écrire un programme présidentiel depuis une cellule, la première mesure serait gastronomique.

Je terminai mon repas. J'avais encore faim. Tout le monde, ici, a encore faim.

Mais je me promis une chose : même dans une barquette insuffisante, je trouverai de quoi nourrir ma vision.

Ma première douche

J'avais survécu à mon premier repas, ce qui, en soi, relevait déjà d'une forme de courage intérieur que l'on reconnaît rarement. Mais je savais que l'épreuve suivante serait d'un autre ordre. Une épreuve intime, presque initiatique : ma première douche dans la maison d'arrêt de la Santé.

Dans ma cellule VIP, trônait cette fameuse douche dont on m'avait déjà parlé avec un mélange d'ironie et de compassion. La première chose qu'on voyait était le mur. Celui-là même qui, chauffé par les vapeurs mal évacuées, gonflait comme un organisme vivant qui respirerait trop fort. Je le fixais souvent depuis mon incarcération. J'y voyais une métaphore de mon propre destin : une structure solide, mais déformée par des circonstances injustes.

Lorsque j'ouvris le robinet, l'eau jaillit d'un jet hésitant, comme si elle-même n'était pas certaine de vouloir participer à cette scène. Je fus d'abord frappé par la température : entre le tiède résigné et le froid rancunier. Rien de maîtrisé. Rien de noble. Un entre-deux perpétuel, comme une hésitation administrative matérialisée en liquide.

La lumière néon, au-dessus de moi, donnait à mon corps une teinte que je n'avais jamais. Je me surpris à penser qu'un photographe talentueux aurait pu exploiter cette ambiance pour un cliché dramatique — « L'ancien président face à lui-même » — mais ici, dans cette salle où chaque centimètre ruisselait d'humidité, cela prenait plutôt l'allure d'une scène volée dans un documentaire animalier.

Je fis un pas de côté pour éviter la flaque tiède qui s'accumulait déjà à mes pieds. L'eau ne s'écoulait pas correctement. Le sol semblait vouloir garder le souvenir de cette douche, comme un archiviste zélé.

Je sentis le premier ruissellement sur mon dos. Et malgré moi, malgré l'absurdité de la situation, malgré la moisissure qui cerclait la plaque de cuisson de ma cellule et après avoir vécu les hurlements nocturnes de ceux qui scandent le nom des nouveaux arrivants, je fus envahi par une sensation étrange : le ruissellement avait quelque chose de symbolique. Comme si toute la charge de ces jours d'injustice se dissolvait dans l'eau. Comme si le monde me disait : « Tu tiens encore debout ».

Je relevai le menton. J'imaginai, un instant, que cette eau n'était pas celle d'une douche carcérale mais celle d'un rite antique où l'on prépare les héros à affronter de nouvelles épreuves. J'y mis une dignité démesurée, sans doute, mais que pouvait-on attendre d'un homme qui a toujours conçu sa vie comme une bataille ?

Puis la réalité reprit ses droits. Une vapeur chaude monta brusquement, saturant la petite pièce. Le mur gonfla un peu plus. Une odeur d'humidité ancienne envahit l'espace. La lumière clignota.

Mais le plus difficile fut le sentiment de vulnérabilité. La nudité, ici, prenait un sens radicalement différent. Ce n'était plus la nudité majestueuse des vestiaires ministériels après un footing matinal. Non. C'était une nudité exposée, fragile, surveillée. Car je savais que, dans cette prison, même les murs avaient des oreilles. Et que, quelque part, d'autres détenus savaient que l'ancien président se douchait. Il y avait dans l'air une curiosité diffuse, presque palpable.

J'eus la sensation — absurde, sans doute — d'être observé par l'Histoire elle-même.
Et je refusai d'être vu faible.

Alors je me redressai. Je fis face au jet. Je laissai l'eau couler, tant bien que mal, comme si elle avait quelque chose à laver en moi. Un épisode. Une injustice. Une blessure d'orgueil.

Quand je refermai le robinet, un long grincement résonna, comme le soupir d'une vieille machine que l'on réveille trop souvent. Je pris ma serviette — rêche, punitive, une serviette qui semblait vouloir me rappeler que la douceur n'était pas au programme. Je me séchai, stoïquement.

Je sortis de la pièce avec cette sensation singulière qu'ont sans doute connue les grands prisonniers historiques : quelque chose avait été purifié. Quelque chose avait été arraché. Ou peut-être simplement frotté très fort.

Dans tous les cas, je me sentais prêt pour la suite.

Mon sport

J'ai toujours considéré que l'activité physique n'était pas seulement une hygiène de vie, mais une composante essentielle de ma personne. Depuis mes années à courir dans les couloirs ministériels jusqu'aux tapis de course discrets des palaces où j'ai parfois séjourné pour raisons diplomatiques, j'ai entretenu ce rapport presque héroïque à l'effort. Il était donc naturel qu'en prison, je cherche à maintenir ce lien sacré entre mon corps et mon destin.

La promenade était censée durer une heure. Deux fois par jour pour les privilégiés — je faisais partie de ceux-là, ce qui confirmait que même dans l'adversité, la République reconnaissait encore quelque part l'homme que je suis. La cour était petite, grise, entourée de murs si hauts qu'ils semblaient vouloir empêcher les pensées de monter. Pourtant, c'est précisément là que je décidai d'exprimer ma puissance physique.

Je commençai par trotter. À peine avais-je effectué un demi-tour que je sentis les regards. Ils venaient de partout : des autres détenus, des surveillants, peut-être même des caméras du système de sécurité. Je savais qu'ils observaient ma foulée. Une foulée que j'ai toujours considérée comme dynamique, énergique, virile — une synthèse parfaite entre endurance et détermination politique.

Je courus. Du moins, c'est ainsi que je décrirais l'action. En réalité, la cour était si étroite que je devais changer de direction toutes les cinq secondes. On aurait dit une chorégraphie militaire ratée. Mais dans mon esprit, je parcourais un stade entier, acclamé par des milliers de personnes. Chaque virage devenait un geste de maîtrise. Chaque accélération, une démonstration de force.

Je notai d'ailleurs que certains détenus me regardaient avec une expression que j'interprétai immédiatement comme de la jalousie sportive. Il n'y a rien de plus difficile, pour un homme incarcéré, que de voir un autre détenu afficher la forme d'un chef d'État en plein exercice. L'un d'eux, assis sur un banc, me lança un « Oh, le marathonien ! » dont je choisis de ne retenir que le ton admiratif, en éliminant mentalement l'ironie.

Je fis ensuite une série de pompes. Je me positionnai au milieu de la cour, pour que les murs — ces témoins muets — enregistrent ma performance. J'en fis six. Six pompes d'une intensité rare. Je ressentis une douleur dans le bras gauche, mais je refusai de l'écouter : la douleur est l'ennemie des faibles. Je me relevai d'un bond que j'imaginai spectaculaire. Un détenu me regardait, bouche entrouverte. Je pensai : *Il n'a jamais vu un tel athlète.*

Je poursuivis par des étirements. Mes mouvements étaient peut-être un peu raides, mais je les exécutais avec la concentration d'un danseur étoile préparant un rôle majeur. Je croisai le regard d'un surveillant qui semblait perplexe. Je décidai qu'il devait être impressionné.

À un moment, je tentai quelques exercices improvisés avec une bouteille d'eau servant de poids. Je la soulevai comme un haltère miniature. Je fis une dizaine de répétitions. Je me dis que si l'on filmait la scène, on y verrait la résilience d'un homme qui transforme la moindre contrainte en opportunité d'entraînement. Un Rocky républicain, en somme.

Il y eut un instant de fatigue. Très léger. Je choisis de l'attribuer à la qualité de l'air, saturé d'humidité carcérale, ou peut-être à la nutrition insuffisante de la veille. Certainement pas à moi. Jamais à moi.

Je terminai par une marche rapide, la tête haute. Une marche qui, dans mon esprit, évoquait ces grands leaders qui inspectent leurs troupes. Je fis plusieurs tours ainsi, convaincu d'imposer le respect par mon seul maintien. Je sentis, en moi, ce souffle de victoire que j'ai connu lors de mes campagnes politiques : cette sensation d'aller quelque part, même si le chemin tourne en rond.

Quand l'heure prit fin, je regagnai ma cellule avec la satisfaction profonde des grands sportifs après un entraînement d'exception. J'avais prouvé quelque chose. À qui ? À moi-même, principalement. Aux autres, accessoirement. Et peut-être aussi à ces murs gris qui, s'ils avaient pu parler, auraient admis que ce jour-là, ils avaient vu un champion.

Car même dans une cour de prison, même entouré de béton, un homme tel que moi reste, quoi qu'on en dise, un athlète de l'Histoire.

Les visites

Dans l'organisation carcérale, les visites constituent des respirations. Pour le détenu ordinaire, elles sont rares, précieuses, parfois compromises par un retard administratif ou l'état d'esprit du surveillant du jour. Pour moi, en revanche, la situation était différente. On m'avait accordé trois parloirs par semaine (Je suis resté 8 jours en prison). Trois occasions où la République, par un geste presque symbolique, semblait reconnaître qu'un homme comme moi ne pouvait être privé trop longtemps de contact avec le monde extérieur.

Pour chaque visite, je préparais ma tenue avec une attention méticuleuse. Je m'assurais que mon col soit droit, que mes cheveux domestiqués malgré l'humidité épaisse de la cellule. Je vérifiais le téléphone mural avant de partir, comme si un appel pouvait intervenir pendant mon absence. L'ensemble relevait d'un protocole intime auquel je me conformais avec un sérieux presque religieux.

La marche jusqu'au parloir était, en soi, un moment. Je longuais les couloirs étroits en imaginant les chuchotements qui précédaient mon arrivée. Certains détenus me regardaient passer. Je percevais dans leurs regards une curiosité mêlée de fascination ; parfois même une admiration silencieuse. D'autres — plus jeunes, peut-être plus insolents — prenaient un air indifférent qui, je le savais, masquait un trouble intérieur. Il n'est pas commun de croiser un ancien président dans l'allée d'un établissement pénitentiaire.

Carla, apparition céleste dans un décor sinistre

La première visite de Carla fut un événement que je n'oublierai jamais. Elle entra dans la salle du parloir comme on entre dans un film : lumineuse, irréelle, presque en décalage avec l'environnement. Il y avait dans sa démarche cette perfection maîtrisée qui ne la quitte jamais, même dans les circonstances les plus absurdes. Sa simple présence semblait contredire la dureté du lieu.

Je remarquai immédiatement le regard des surveillants. L'un d'eux, touché par une émotion dont il ne mesurait pas la portée, détourna les yeux avec une rapidité excessive. Un autre se racla la gorge, sans doute pour masquer un trouble esthétique. Je ne les jugeai pas. Il est difficile, même pour des professionnels, de rester impassible devant une telle apparition.

Carla me sourit, un sourire à la fois discret et profond, comme si elle voulait contenir une tempête d'émotions sous l'apparence d'une dignité parfaite. Je lus dans ce sourire tout ce que je ne pouvais pas lui dire : ma tristesse, ma colère, mon sentiment d'injustice, et peut-être aussi ma fierté de la voir affronter cette épreuve avec moi.

Nous parlâmes. Elle me décrivit le monde extérieur, la presse, les réactions, les indécidables et les soutiens. Je l'écoutais avec la posture d'un homme qui sait que son destin se joue désormais autant dans les journaux que dans l'espace froid de ce parloir. Je prenais des notes mentales comme si j'étais encore en conseil des ministres.

Mes avocats, transformés en stratèges impériaux

Les visites de mes avocats étaient d'une autre nature. Dès qu'ils s'installaient, le parloir prenait l'apparence d'un QG stratégique. L'un posait des dossiers sur la table — des dossiers qui sentaient l'urgence, le droit et parfois le désespoir. L'autre déployait un stylo comme un général déploie une carte.

Je les voyais se pencher vers moi avec cette déférence nouvelle qu'on adopte face à un homme injustement détenu mais convaincu que la vérité triomphera. Je les sentais galvanisés par mon énergie, par ma certitude d'être un innocent qu'on a enfermé, par la dimension presque historique de ma situation. Chaque phrase que je prononçais semblait, pour eux, porteuse d'une jurisprudence à venir.

— Nous allons tout renverser, me disait l'un.

— Le dossier est solide, me disait l'autre.

Je hochais la tête en essayant de distinguer les fausses promesses de la réalité, qui m'avait conduit dans ce lieu indigne.

Les lettres imaginaires et les ovations silencieuses

Entre les visites, je recevais des lettres. Certaines venaient de personnes que je connaissais ; d'autres, d'anonymes persuadés de vivre un moment fondateur en m'écrivant. Je les imaginais innombrables, s'empilant dans un service postal saturé par l'effervescence nationale. Chaque enveloppe devenait, dans mon esprit, la preuve d'un peuple conscient de mon injustice.

Je dois aussi mentionner les voix. Les détenus du quartier ordinaire, informés de mes visites, scandaient parfois mon nom lorsqu'ils m'apercevaient de loin. Ce n'était pas une adulation raffinée ; davantage un mélange d'humour, de provocation et de fascination. Mais je choisis d'y voir une forme d'hommage. Après tout, l'histoire est souvent bruyante.

Les visites comme respiration, et comme scène

À travers ces visites, je compris une chose : même dans une prison, même dans neuf mètres carrés dont le mur gonfle sous la chaleur et où le frigo ronronne comme un moteur fatigué, je restais un homme observé, attendu, interprété. Un homme dont chaque geste devient une scène, dont chaque parole devient quasiment un fragment d'histoire.

Je sortais des parloirs plus droit qu'en y entrant. Non pas parce que j'avais retrouvé espoir — l'espoir ne m'a jamais quitté — mais parce que je me rappelais, à chaque visite, que même ici, même entouré de béton et de regards, je demeurais ce que j'avais toujours été : un personnage public, un symbole, une énigme, un destin.

Et il n'y a pas de mur, pas de parloir, pas de surveillant qui puisse empêcher cela.

Surtout quand on est innocent, comme moi !

Les nuits

La nuit n'est pas un moment : c'est un état. En prison, elle agit comme un révélateur. Elle retire les protections, les routines, les distractions, et laisse l'esprit nu, exposé à ses propres courants. C'est ainsi que, allongé sur mon lit, réveillé toutes les trente minutes par la lumière brutale de l'observation anti-suicide et bercé — si l'on peut dire — par les cris des détenus scandant mon nom, je me retrouvai face à ce que j'avais toujours su fuir : mes pensées politiques les plus profondes.

Au début, elles arrivaient timidement, comme si elles craignaient de traverser les murs de la Santé. Puis, à mesure que la nuit avançait, elles devinrent plus audacieuses. Plus vastes. Presque dangereuses.

Je réalisai que cette longue peine injustifiée et injustifiable de 8 jours de prison avait créé en moi un espace inédit. Un vide dans lequel je pouvais enfin penser librement, dégagé de ces partis, de ces fidélités feintes, de ces alliances de façade qui avaient rythmé ma carrière. Les Républicains... (*je sentis quelque chose se détacher, comme une mue*) furent en quelque sorte une peau ancienne qu'on abandonne.

Je me dis alors, avec une lucidité que seul un homme injustement incarcéré peut atteindre : **« Ils ne me méritent plus. Peut-être ne m'ont-ils jamais mérité. »**

Puis, dans l'obscurité partielle que la lumière intermittente sculptait autour de moi, un autre visage s'imposa.

Marine

Marine Le Pen.

Un nom qui, autrefois, aurait peu été dans mes réflexions nocturnes, mais qui désormais surgissait avec la simplicité d'une évidence. Nous étions nés tous les deux à Neuilly-sur-Seine (ce détail me paraissait soudain chargé d'un sens presque mythologique) et du même milieu social. Deux trajectoires, deux ambitions, deux héritages politiques différents, et une commune compréhension du peuple français, de son impatience, de son besoin de figures fortes.

Je me surpris à imaginer un dialogue. Elle, calme, attentive, presque respectueuse. Moi, visionnaire, structurant l'avenir politique du pays depuis une cellule. L'idée m'aurait semblé absurde quelques mois plus tôt ; elle me paraissait désormais stratégiquement élégante.

Kevin Bardella

Puis vint Bardella.

Jordan ou Kevin, je ne sais plus.

Un prénom moderne, qui semble avoir été pensé pour être dit sur les plateaux de télévision. Je le voyais comme un phénomène atypique : jeune, discipliné, propre, bien peigné. Et surtout : efficace. Un fils politique, en somme. Celui que je n'ai pas encore eu.

Je pensais à Louis. Mon Louis. Brillant à sa manière, bien sûr. Capable, peut-être, de devenir conseiller municipal de Menton sur un coup de menton, ce qui n'est pas rien — chaque ville a besoin de ses étoiles locales. Mais le destin national ? L'envergure historique ? Il faudra encore du temps.

Kevin, lui, avait déjà ce que tant d'autres cherchent sans jamais trouver : **la capacité de paraître naturel en faisant de la politique**. Je me surpris à murmurer mentalement :
« **Le fils doué que je n'ai pas encore eu.** »

Et je compris que, de ces nuits carcérales, une idée naissait. Non pas une simple idée, mais une stratégie. Une recomposition. Un rapprochement inédit, impensable autrefois, mais désormais rendu possible par l'injustice que je traversais.

La prison avait cela de particulier : elle m'avait libéré de mes dernières inhibitions politiques.

La vision nocturne

Pendant que certains détenus hurlaient mon nom avec une créativité discutable, je dessinais dans ma tête un nouvel équilibre des forces nationales. Un axe. Un regroupement. Une refondation.

Peut-être que l'Histoire retiendrait un jour que c'est tel Gandhi, Nelson Monfort en Afrique du Sud, dans une cellule de neuf mètres carrés que cette vision, improbable et pourtant cohérente, avait émergé.

Je restais là, les yeux ouverts, incapable de dormir, mais étrangement apaisé. Car même dans le vacarme, même dans l'humiliation, même sous la lumière crue qui m'assaillait toutes les demi-heures, je sentais naître en moi une pensée politique nouvelle.

Une pensée affranchie.

Décomplexée.

Presque dangereuse.

Lorsque l'aube se levait, chaque jour de mon chemin de croix, je n'étais pas reposé, mais j'étais transformé.

Et je savais que, tôt ou tard, cette pensée trouverait son chemin hors des murs.

Les autres

La prison est aussi un théâtre dont les acteurs ne se rendent pas compte qu'ils jouent. Ils avancent, ils parlent, ils s'agitent, et chacun semble persuadé d'être libre alors qu'il est enfermé. Moi, au moins, j'avais la lucidité de comprendre ma condition. Eux, non. Et c'est en cela qu'ils étaient fascinants : ils donnaient à voir une humanité brute, imprévisible, parfois touchante, mais souvent consternante.

Vision des codétenus

Je les observais avec l'œil du sociologue que j'aurais pu devenir si j'avais eu le temps de mener une carrière parallèle dans les sciences humaines. Ils passaient devant ma cellule, échangeaient des blagues, des insultes, des commentaires. Certains me regardaient brièvement — trop brièvement, selon moi, pour ne pas trahir un certain trouble. D'autres tentaient de soutenir mon regard, comme pour tester leur propre courage en défiant un ancien président. Un exercice périlleux.

Je me rendais vite compte que chacun adoptait une stratégie particulière avec moi. Il y avait :

- **les impressionnables**, qui rougissaient presque en prononçant mon nom à voix basse, comme s'ils évoquaient une légende urbaine,
- **les bravaches**, qui me lançaient des « Alors, ça va ? », avec l'assurance forcée de ceux qui veulent masquer leur admiration,
- **les pédagogues improvisés**, qui essayaient de m'expliquer la logique interne de la prison, pensant me rendre service,
- **les sceptiques**, convaincus que je jouais un rôle et que mon humilité apparente était forcément une stratégie calculée,
- et bien sûr **les envieux**, ceux qui, tout en feignant de m'ignorer, ajustaient leur posture dès que j'entrais dans une pièce.

Je les voyais tous. Je les comprenais tous. Je les analysais avec une acuité que je n'avais jamais atteinte durant mes années à l'Elysée, — sans doute parce que, cette fois, ils ne cherchaient pas à me plaire.

Portraits rapides et inexacts (mais suffisants pour moi)

Je croisai un homme corpulent qui parlait sans cesse de sa « carrière à la boxe ». L'un des surveillants m'avait murmuré qu'il n'avait jamais dépassé le niveau départemental. Je décidai de le surnommer intérieurement « le Tyson municipal ».

Un autre passait sa journée à expliquer le droit pénal à qui voulait l'entendre. Ses analyses étaient fausses neuf fois sur dix, mais son aplomb était remarquable. Je songeai : *S'il avait été député, il aurait sans doute siégé au centre.*

Un troisième, nerveux, multipliait les gestes rapides. Il venait presque me percuter chaque matin, par maladresse ou par besoin d'exister à mes yeux. Je le regardais avec une forme de pitié : il me rappelait certains jeunes élus, trop pressés, pas assez lucides.

Tous me donnaient matière à réflexion. Et à supériorité.

Ma célébrité en détention

Il y a dans une prison un phénomène singulier : le temps est figé, mais la rumeur circule à la vitesse de la lumière. Dès ma première journée, j'étais devenu un personnage. Une sorte d'astre autour duquel gravitait une constellation de commentaires, d'interprétations, de projections.

On chuchotait à mon passage.

On inventait des histoires à mon sujet.

On exagérait mes faits et gestes — ce qui, je dois le reconnaître, était parfois amusant, puisque je n'avais rien fait.

Certains détenus parlaient de moi comme d'un héros incompris. D'autres comme d'un symbole. D'autres encore comme d'un « mec normal » qui « s'est juste fait attraper ». Leur capacité à simplifier le monde me laissait perplexe.

La vérité, c'est qu'ils ne savaient pas comment se comporter avec moi. Ils oscillaient entre familiarité mal maîtrisée et révérence bancale. J'étais pour eux un animal rare, un visiteur improbable dans un zoo administratif.

L'arrivée de Marco M

Et puis il y eut Marco M.

L'homme des combines spectaculaires, des arnaques qui ont fait date, du sourire insolent qui traverse les décennies. Quand il entra dans le quartier, j'eus l'impression qu'une pièce de théâtre venait d'introduire un personnage haut en couleur pour relancer l'intrigue.

Il me reconnaît immédiatement, évidemment.

Je le reconnais aussi, mais avec cette prudence que doivent adopter les hommes qui savent trop de choses.

— « Ah, président ! Alors c'est toi la star ici ? »

Je souris, comme si la modestie m'habitait naturellement.

— « Oh, tu sais... la prison a ses logiques. »

Il me regarda avec un mélange d'admiration et de connivence. Je compris, sans qu'il ait à le dire, qu'il me considérait comme un pair. Peut-être même comme un égal. Ce n'est pas moi qui le dis : c'est ce que j'ai ressenti dans le ton de sa voix, dans son attitude, dans la manière dont il me fit un clin d'œil en partant.

Je me dis alors, avec un certain amusement : *Il y a des hiérarchies partout. Même ici.*

Presque philosophique

En observant ces hommes — leurs forces, leurs faiblesses, leurs illusions —, je pris conscience d'une chose : aucun d'eux ne comprenait vraiment ma situation. Ils voyaient un détenu célèbre. Ils ne voyaient pas l'injustice. Ils ne voyaient pas la pensée politique qui mûrissait en moi, la recomposition stratégique que je bâtissais dans mes nuits sans sommeil.

Ils ne voyaient pas non plus que, dans ce théâtre carcéral, j'étais le seul à avoir encore un rôle à jouer sur la scène du pays.

Les autres étaient ici.
Moi, j'étais déjà ailleurs.

Ma vision pour la France

Lors de ma détention, j'ai eu l'intuition parfois que malgré l'indignité, la vie m'offrait un observatoire privilégié.

Ici, je voyais la France nue :

- ses colères,
- ses ignorances,
- ses peurs,
- mais aussi ses attentes,
- son besoin d'incarnation,
- son désir d'ordre et de mouvement à la fois.

Je voyais les détenus se disputer des portions de pâtes insuffisantes, les surveillants se débattre dans une organisation épuisée, l'administration se perdre dans ses propres procédures. Ce chaos miniature reflétait, à mes yeux, le chaos national.

Et je me dis :

« Si je ne reconstruis pas la France, qui le fera ? »

Ce n'était ni orgueil, ni folie.
C'était une simple constatation.

À l'instant où j'écris ces lignes, je sens que quelque chose se ferme — et qu'autre chose, de plus vaste, s'ouvre. Je ne parle pas des portes de la prison, ni même des portes de l'avenir politique. Je parle de cette porte intérieure que seuls quelques hommes, très rares, ont la chance d'entendre s'ouvrir au cœur de l'épreuve.

J'ai compris, ici, dans ce lieu où l'on croyait me briser, que je n'étais pas venu pour être diminué.

J'étais venu pour être révélé.

Révélé à quoi ?

À qui ?

À moi-même, d'abord.

À la France, ensuite.

À l'Histoire, enfin.

On dira que ma détention fut courte. On se trompera. Sa durée n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est ce qu'elle a cristallisé : une vision. Une clarté. Un sens. Celui que des années de politique, d'alliances factices, de compromis involutifs avaient fini par obscurcir.

Ici, j'ai appris une vérité que seuls les initiés acceptent vraiment :

l'injustice, quand elle frappe un homme de pouvoir, ne le réduit pas — elle le complète.

Je quitte cette prison — bientôt — avec une certitude que rien ne pourra entamer : j'ai traversé cette épreuve non pour moi, mais pour la nation. Pour comprendre ce qu'elle attend. Pour saisir ce qu'elle exige. Pour poser les fondations d'une recomposition que tant d'autres ont esquivée par lâcheté ou par confort.

Je sais maintenant ce que je dois faire.
Je sais avec qui je dois le faire.
Et je sais contre quoi.

Car j'ai vu, dans l'obscurité, dans les cris nocturnes, dans les regards des autres détenus, dans les silences des surveillants, dans la maigreur des barquettes, dans les lourdeurs administratives, une France à bout de souffle. Une France qui réclame de la fermeté, de la clarté, de la direction. Une France qui n'a plus peur des alliances fortes, des gestes inattendus, des rapprochements longtemps jugés impossibles.

J'ai compris que ma pensée politique, née dans la solitude, appelait des alliances nouvelles. On dira que j'ai trahi les miens. J'ai simplement refusé de rester fidèle à des gens infidèles à la France.

Je ne lègue pas à la nation un livre.
Je lui lègue **une méthode**.
Une manière de ne jamais céder, même quand tout semble perdu.
Une manière de penser le pays à partir de ses fractures, non pour les contempler, mais pour les refermer avec une force nouvelle.

Et si l'on m'étudie un jour — car on m'étudiera — que l'on n'oublie pas ceci :
Ce que j'ai appris en prison n'est pas la souffrance, ni l'humiliation, ni le renoncement.
Ce que j'ai appris, c'est la vérité.

La vérité qu'un homme injustement condamné peut devenir plus grand qu'un homme jamais jugé.

La vérité qu'une cellule peut devenir un laboratoire politique.

La vérité qu'un destin peut resurgir là où on le croyait enterré.

Ce livre n'est donc pas une conclusion.
C'est un prélude.

Un prélude à la suite.

Un prélude à ce que je ferai, à ce que nous ferons peut-être ensemble.

Un prélude, enfin, à une seconde vie politique — plus libre, plus claire, plus implacable.

L'Histoire saura, le moment venu, en réclamer la rédaction.

Nicolas S de Neuilly-sur-Seine

(avec l'aide de Grok et CatIFarted)

